

Notes prises en Angleterre par Lucienne CLOAREC devenue Madame VERRIER.

C'est la guerre, je suis en Angleterre après bien des péripéties que je vais vous raconter.

Nous sommes en Mars 1943

Dès juin 1940, nous n'avons pas accepté la capitulation de Pétain et à l'appel du général de GAULLE, nous avons décidé d'agir, d'abord par de petites manifestations, puis en aidant les jeunes gens à partir en Angleterre.

J'exerçais ma profession de masseuse et de pédicure dans l'appartement de ma mère, au 7 quai de Léon à Morlaix.

Au rez-de-chaussée se trouvait la pharmacie Lintanf.

Notre plus proche voisin était la Felgendarmerie au 9 quai de Léon.

En 1942, trois jeunes gens venus de Charleville pour essayer de partir en Angleterre nous ont demandé de les aider. Nous l'avons fait.

Ils sont partis de Trégastel en bateau et sont bien arrivés en Angleterre.

Ils se sont engagés ensuite dans les Forces Aériennes Françaises Libres comme pilotes. Ils s'appelaient : André Poirier, Pierre Tumers, et André Voirin.

Mars 1943

C'est la réquisition des jeunes gens de 20 ans pour le travail forcé en Allemagne. Aussi, ceux qui ne veulent pas partir pour l'Allemagne, se cachent dans le maquis ou essaient de partir en Angleterre.

6 mars 1943

Des amis de ma cousine nous demandent si nous pouvons les aider également. Nous leur indiquons une ferme près de Landerneau où nous avons des parents. Cela n'a pas été possible. Ils reviennent chez nous. Ils ont 20 ans. Ils s'appellent : Louis Kernanec, François Hélias, Alex Prieac. Ils veulent rejoindre le général de Gaulle. Ils travaillent chez Monsieur Quéré pépinériste à Saint Brieuc. Ils vont loger chez nous.

13 mars 1943

Monsieur QUÉRE, sachant que nous les cachons, nous amène en plus un aviateur américain tombé de sa forteresse volante abattue lors du bombardement de la gare de Rennes le 8 mars.

2
L'américain s'appelle Moriarty. Il est très grand, il a 21 ans. Cela nous fait un homme de plus dans notre appartement où j'exerce mon métier. Heureusement, nous avons une chambre à l'étage au-dessus, tout à fait indépendante où nous les coucherons.

L'américain, ayant vu sur le trottoir près de la porte d'entrée de notre maison, des allemands qui faisaient la garde devant la Felgendarmerie, se demande s'il n'est pas tombé dans un guêt-apens. Nous le rassurons car il a peur. Nous lui présentons les trois français en lui expliquant qu'ils se cachent chez nous.

16 mars 1943

Je prends contact avec Monsieur Sibiril de Carantec sachant qu'il fait partir des bateaux. Justement un bateau doit partir pour l'Angleterre le 27 mars. Il me promet de prendre les quatre hommes. Il va falloir attendre 11 jours. Il faut trouver à manger pour ces quatre hommes, ce qui n'est pas facile. Je vais à la campagne à bicyclette chercher du ravitaillement. Ma vie professionnelle est perturbée. Heureusement, Monsieur Quéré nous a donné des tickets de pain.

20 mars 1943

Une heure du matin. Bombardement du viaduc de Morlaix qui est tout près de chez nous. La D.C.A. allemande crache, crache. J'ai peur pour les jeunes. Par chance les bombes n'éclatent pas. Tout se passe bien. OUF !

Dimanche 21 mars

Deux heures du matin. Nouveau bombardement plus violent. Cette fois, si les bombes éclatent tout près ou sur la maison les bûches vont découvrir nos protégés et maman et moi-même seront bonnes pour le poteau d'exécution comme mon unique frère fusillé à Rouen le 28 août 1942. Le ciel est avec nous. Les bombes, pour la deuxième fois, n'éclatent pas.

23 mars 1943

M. Sibiril, M. et Mme Quéré viennent chez nous, ainsi que M. Frigent d'Henvic qui doit partir avec nous. Ils nous apportent du ravitaillement. Quelle réunion ! Nous sommes dix à table. Belle prise pour les allemands. Nous discutons pour le départ. Il est fixé au 27 mars. M. Quéré promet 100 litres d'essence à Sibiril.

Ayant déjà eues ennuis avec les allemands, mes voisins, après la mort de mon frère pour avoir bousculé "volontairement" sur le trottoir leur chef, le 11 novembre, alors que ma mère et moi-même allions à la messe de la Croix Rouge pour les morts des deux guerres (mon père mort pour la France en 1916 aux Dardanelles) et ne pouvant plus supporter la présence de l'ennemi, je demande à maman de me laisser partir. Le coeur gros, elle me donne son accord. Mais que deviendra-t-elle après mon départ ? Mes clients vont se poser des questions. Alors j'invente que je me suis cassée le bras, que je ne peux pas les recevoir pour l'instant. Ma mère dira ensuite que je suis partie à Rennes revoir mon ancien professeur et qu'elle n'a plus aucune nouvelle de moi.

26 mars 1943

Il faut quitter l'appartement pour se diriger vers Carantec.

Là, il va se poser un problème. Je vais risquer ma vie.

Nous habitons au deuxième étage, le pharmacien occupant le rez-de-chaussée (la pharmacie) et le premier étage. Il ignore évidemment la présence des hommes. Notre entrée est commune avec la pharmacie, ce qui va faciliter les choses. Voici le moment le plus difficile et les plus pénible à passer : quitter maman et sortir l'américain.

Il est 14 heures ce 26 mars 1943. J'embrasse maman pour la dernière fois. Nous reverrons-nous ? Nous essayons de cacher notre émotion.

Je descends rapidement les escaliers avec l'américain et les trois français. La porte de sortie est là. Le coeur battant je la franchis, donnant la main à l'américain, espérant que l'allemand en faction ne nous remarque pas. Nous marchons tranquillement sur le trottoir et nous nous dirigeons vers Henvic, à pieds en suivant la voie ferrée pour éviter les routes ; Jusqu'à présent tout se passe bien. Ensuite, arriverons-nous sans être remarqués par les allemands ? Les trois français doivent sortir après nous, un à un, comme s'ils étaient des clients de la pharmacie. Nous devons nous retrouver à Henvic chez Prigent. Nous arrivons sans incident pour revoir mes amis qui sont là. Ils nous disent que le départ est remis au lendemain à cause du mauvais temps. Il faut rester chez Prigent.

La journée se passe agréablement. Le premier cap est franchi/

Lundi 28 mars 20 heures

Nous quittons Henvic à travers champs pour nous diriger vers Carantec.

Nous faisons deux groupes. Je pars avec l'américain, les autres suivent. Arrivés chez Sibiril, grosse déception. Le mauvais temps persiste. Le départ est encore remis. L'américain reste chez Sibiril. Nous, nous retournons à Henvic complètement découragés.

La journée du mardi se passe en nous demandant avec angoisse si nous allons pouvoir partir.

Vers 18 heures nous retournons encore une fois chez Sibiril. Là se trouvent déjà 13 inconnus qui doivent partir avec nous.

Voici quatre jours que j'ai quitté maman qui ne sais pas ce que nous sommes devenus et si tout s'est bien passé. Elle doit être inquiète. Sibiril l'avertira de notre départ. Elle apprendra, le jour où elle entendra à la radio de Londres le message qui lui annoncera que nous sommes bien arrivés. Le message le voici : "Le soleil se lève à l'ouest et se couche à l'est". Je répète : "Le soleil se lève à l'ouest et se couche à l'est".

Après avoir dîné tous ensemble, voici l'heure H, mardi 30 mars, il est 22 heures. Il fait très noir. Il n'y a pas de lune. Le temps est très mauvais. Nous ne pouvons plus retarder le départ, car, demain la lune fera son apparition.

Nous sortons de la maison de Sibiril. Nous avançons sans bruit sur la plage. Un bateau de pêche nous attend. Il mesure 6 m 50, il n'est pas ponté.

Un homme fait le guêt. Nous montons dans le bateau essayant de trouver une place, le bateau étant petit pour 18 personnes.

Je suis seule femme à bord.

Nous attendons patiemment, en silence, que la marée monte, mais avec une certaine angoisse.

Minuit. La mer est maintenant assez haute. Le bateau flotte; C'est le moment de partir. Le moteur est mis en marche. Il cale. Alors le pilote hisse la voile. Nous voilà voguant vers l'Angleterre.

Au revoir la France !

Nous faisons un signe de la main à Sibiril qui est resté sur la plage. Il nous regarde partir en se demandant si nous arriverons à bon port à la voile, malgré cette forte tempête.

Il fait froid. Chaque vague nous arrose. ce qui fait que nous sommes assis dans l'eau. Plusieurs ont le mal de mer.

Fille de marin, je tiens le coup.

Petit Louis Kernanec et moi-même remontons le moral des autres, qui se plaignent du mauvais temps. Puis, c'est le silence.

La nuit est longue, très longue.

Arrosés sans arrêt, il faut vider le bateau avec les moyens du bord.

La nourriture que chacun avait amenée flotte dans le bateau.

Enfin le jour commence à se lever. Je lève les yeux. Je crois voir des montagnes. Illusion ! Ce ne sont que de hautes vagues. Quelle tempête !

Certains sont toujours aussi malades et surtout démoralisés.

5
11 heures du matin. Des avions passent. Ce sont des avions anglais. Nous leur faisons des signes. Ils sont trop haut pour nous voir et surtout pour voir cette petite coque de noix qui se débat dans la tempête.

11 heures 30. La tempête augmente. Chaque vague claque avec force la coque du bateau, nous donnant l'impression qu'il va se fendre en deux.

Allons-nous couler ? Ou arriverons-nous, mais comment ?

Je regarde le pilote qui conduit avec maîtrise ce bateau. Il m'inspire confiance.

Petit Louis vide, vide le bateau sans arrêt. Quel courage !

Quant à nous, serrés les uns contre les autres, nous ne savons pas quelle position prendre. En allongeant les jambes, on gêne les voisins.

Quelle traversée interminable !

De temps en temps, une voix s'élève : Quelle heure est-il ?

Je ne sais plus de quel côté ^m de tourner. J'ai mal aux jambes, aux reins, je ne sais plus comment me mettre ^{fr}. J'ai froid. J'ai envie de dormir, impossible avec ce bruit ^f infernal, ces craquements sinistres, ces douches continuelles.

Midi, une heure, deux heures.

Toujours rien à l'horizon.

Vers 15 heures. Petit Louis ^{ne} demande où se trouve la bouteille de cognac que nous avons dans nos provisions. Il est gelé. Je cherche. Quel mal pour bouger !

Mes mains sont toutes engourdies. Le corps aussi s'engourdit de plus en plus.

Si nous coulons, nous n'aurons plus la force de réagir.

Je trouve enfin le cognac. Je le fais passer au pilote qui boit une bonne gorgée. Petit Louis prend également sa part. Cela les réchauffe tous les deux.

Il est près du pilote, assis sur le bord du bateau comme un pêcheur qui attend le Poisson. Pour plaisanter un peu, je lui demandé pourquoi il n'a pas apporté sa canne à pêche.

16 heures.

Maintenant nous devrions ⁿ apercevoir ^k la côte d'après les calculs du pilote. Rien.

17 heures.

Les hommes sont découragés. Ils se demandent si le pilote ne s'est pas trompé de direction.

18 heures.

Toujours rien à l'horizon. Où sommes-nous ? Va-t-il falloir passer une autre nuit en mer ?

Nous sommes trempés, dans un état de grande fatigue. Cette traversée est si longue et si éprouvante.

Personne ne parle. Chacun doit penser à sa famille.

C'est toujours l'éternelle douche. Cette tempête ne se terminera donc jamais ?

6/

18 heures 30. Tout à coup le pilote s'écrit : TERRE !

Ce jeune marin de 20 ans qui, pendant 18 heures s'est débattu contre chaque vague, épuisé, les yeux rougis par le vent et la mer, voilà enfin ses efforts récompensés. En coeur nous répétons : TERRE, TERRE ! Nous voulons tous la voir. Certains se lèvent au risque de faire chavirer le bateau. La Marseillaise retentit "Allons enfants de la Patrie"... Nous voguons vers la liberté.

Je ne puis me lever, je suis toute engourdie.

Après ce long silence, nous parlons tous à la fois. Nous sommes heureux. Pensez donc, qu'après ces 18 heures, entre ciel et terre, par cette horrible tempête, voici enfin qu'apparaît la terre.

Nous sommes encore loin, le bateau peut chavirer, nous ne pensons plus à cela. Maintenant, le temps nous semble moins long.

19 heures. Nous approchons lentement.

Les Anglais ont dû nous apercevoir. Vont-ils venir à notre rencontre ?

Ce qui nous étonne le plus, c'est de ne pas voir de bateaux.

Le pilote a-t-il fait une erreur ? Il avance toujours.

19 heures 30.

Nous distinguons très bien la côte maintenant. Nous essayons de nous lever. Quel mal ! Avec beaucoup de précaution j'arrive à me mettre debout. Je vois la terre toute proche : la terre d'Angleterre.

Enfin le but est atteint.

20 heures.

La terre est là près de nous. Nous allons pouvoir aborder. Mais comme c'est curieux, toujours pas de bateaux en vue. Cela nous intrigue. Sommes-nous vraiment en Angleterre ?

Le pilote avance lentement, le regard fixé sur cette côte, pensant voir un bateau venir à notre rencontre ; Rien.

Nous faisons du surplace, nous tournons en rond. Si près et pas moyen d'accoster.

La nuit va venir. Qu'allons-nous devenir ?

Le pilote essaie encore d'avancer.

21 heures.

Voici une heure que nous sommes là. Pas un signe de vie. Pas une lumière. Nous crions / Allo ! Allo ! Pas de réponse. Comme c'est bizarre. Où sommes-nous venus échouer ?

La nuit tombe. Le moral est à zéro. Nous commençons à nous décourager, à douter.

Impossible de mettre le moteur en marche.

4

Si près. Il va falloir passer une autre nuit en mer. Non, c'est impossible. Quelqu'un à du nous voir venir.

Tout à coup, oh ! miracle ! Nous sommes enfin repérés.

Des projecteurs viennent de la terre, ils nous éclairent, se dirigent dans trois directions que nous suivons anxieusement. Ils nous indiquent les rochers qui se trouvent à notre droite, à notre gauche, devant nous. En avançant encore, nous allons nous briser contre ces rochers. Alors le pilote lance l'ancre.

Nous attendons grelottant de froid.

Des signaux, des signaux. Aucun de nous ne connaît le morse.

Epuisés, trempés, nous attendons ; que faire d'autre ?

Le temps nous paraît long. Nous crions, espérant que quelqu'un nous entendra.

Nous sommes découragés. Est-ce l'Angleterre ?

Enfin un bruit de moteur. Est-ce des anglais ? Est-ce des allemands ?

Moment crucial !

Une vedette vient à notre rencontre. Attention ! Où nous sommes libres, ou nous sommes prisonniers.

Sauvés ! Sauvés ! Les marins parlent anglais. Hourra ! Hourra !

L'abordage se fait. L'américain s'explique avec les marins qui nous offrent des cigarettes.

Nous sommes remorqués, heureux de ne pas passer une autre nuit à la belle étoile et heureux aussi d'avoir atteint notre but.

Quelle joie ! Quelle émotion !

Arrivés à l'endroit où nous allons débarquer, la vedette hisse le drapeau anglais.

Nous applaudissons.

Je suis débarquée la première.

Il est 23 heures.

Notre traversée aura duré 24 heures. Quelle traversée !

Nous sommes à Salcombe près de Plymouth dans un sémaphore.

Les anglais nous amènent dans une grande salle où pétille un feu de cheminée.

Nous allons pouvoir nous réchauffer un peu. Ils interrogent l'américain qui leur dit qu'il y a une femme avec eux.

Etant enveloppée dans une grande cape "Michelin" le capuchon sur la tête caohant mes longs cheveux noirs, les anglais ne se sont pas aperçus que j'étais une femme, croyant qu'il n'y avait que des hommes à bord.

J'enlève le capuchon et la cape pour dévoiler ma féminité.

Surprise, une anglaise s'occupe de moi. Elle me conduit dans une salle de bain.

J'enlève mes vêtements trempés. Je prends un bain chaud. Quel bien-être !

5/

L'anglaise me donne des vêtements secs et me dirige vers une salle où un diner m'est servi. Cela faisait 28 heures que je n'avais rien mangé.

Puis l'on me couche dans la chambre de la commandante, si accueillante, si prévenante pour moi. Une vraie mère.

Pour la première fois de ma vie, je dormais en Angleterre.

A deux heures du matin, un docteur me réveille et m'ausculte. Il constate que je n'ai ni rhume, ni bronchite, ni aucune maladie contagieuse. Alors il me laisse dormir en paix.

1er avril 1943

Comme poisson d'avril, c'est magnifique ! Je me réveille toute fraîche, reposée et où ? en Angleterre.

Ce matin seulement je prends conscience de la réalité. Comme je suis heureuse. Mais avec un point de tristesse en pensant à ma mère restée seule en France et qui ne sait pas encore que notre voyage s'est bien passé.

Le soleil brille, la mer est calme. Quelle différence avec la tempête d'hier ! Les anglaises ont séché mes vêtements. Je m'habille. Elles me conduisent dans une grande salle arrondie où se trouvent les "Marines". Je déjeune avec elles.

Le commandant aperçu la veille, est tout étonné de ce changement : je suis bien coiffée, reposée. Il ne cache pas son admiration pour les français qui rejoignent le général de Gaulle dans des conditions périlleuses comme la notre. Par la grande baie, il me montre la mer enfin calme et notre petit bateau qui se balance parmi les vedettes que nous n'avions pas vues hier soir. Cher petit bateau qui nous a conduit ici. Je le regarde et mon regard s'en va aussi, plus loin, là bas, vers la terre de France, où ma mère attend les nouvelles et le message. Pauvre France, si meurtrie où j'ai tant souffert après la mort de mon unique frère fusillé par les allemands. Je reviendrai le venger.

Nous subissons un interrogatoire. Je rejoins enfin mes compagnons de voyage qui m'accablent. Le commandant et Mrs Taylor m'accompagnent.

Nous bavardons tous en riant, heureux d'être bien arrivés. Ensuite, nous sommes dirigés vers une grande salle pour y déjeuner.

Les marins anglais me regardent d'un air ébahis une jeune fille parmi ces 17 hommes, sur ce petit bateau de pêche, par cette horrible tempête. Quel courage ! (Il en fallait).

Ils nous servent le repas.

C'est sur un "au revoir" que nous abandonnons ces sympathiques marins.

Le commandant et Mrs Taylor me quittent, m'embrassent. Je les remercie vivement de leur accueil si chaleureux.

Accompagnés de policiers anglais, nous nous dirigeons vers la gare.

Nous voyageons toute la nuit, installés confortablement dans le train.

Nous arrivons à 7 heures du matin à Londres.

Nous descendons sur le quai où des femmes mobilisées travaillent. Nous entendant parler français, elles viennent nous donner du chocolat, des cigarettes. L'une d'elle me met dans la main une pièce de deux shilling. Je suis émue et confuse. Je ne sais comment la remercier.

Un camion nous attend. Nous y montons. Il quitte la gare vers une destination inconnue de nous.

Il roule, roule, puis s'arrête. Je descends seule ne sachant pas où l'on va me conduire. Je dois quitter mes amis. Des larmes coulent sur mes joues. Le camion repart. Une anglaise m'accueille devant une maison appelée "Patriotic-school". C'est une grande propriété avec jardin, salle de gymnastique et salon salle à manger. Dans cette maison se trouvent toutes les femmes arrivées en Angleterre, isolées du monde, en attendant qu'elles soient interrogées pour savoir si elles ne sont pas des espionnes.

Je suis triste, seule française parmi des polonaises, des yougoslaves, des norvégiennes, des anglaises. Heureusement, elles parlent un peu français. Nous couchons à plusieurs dans une même chambre et prenons nos repas ensemble.

Jeudi 3 avril.

Voici trois jours que je suis en Angleterre. J'attends.

Le soir nous nous réunissons dans un salon où se trouve un poste de radio que nous pouvons écouter pour avoir des nouvelles.

Un soir, j'ai la chance d'entendre notre message à la B.B.C. "Le soleil se lève à l'ouest et se couche à l'est".

Maintenant, maman, les Sibiriens, les familles des hommes, savent que nous sommes bien arrivés. Comme ils doivent être soulagés !

Chère maman ! Quand serons-nous de nouveau ensemble ?

Dimanche 4 avril.

Le capitaine Terré, cette femme qui commande les volontaires des Forces Françaises Libres me rend visite. C'est la première française que je vois depuis mon arrivée, et une française en uniforme. Vous dire mon émotion ! Nous bavardons un bon moment. Elle aimerait que je m'engage dans l'armée avec elle. Bretonne, la marine me tente davantage.

Je lui demande d'annoncer au "Porte Parole" de la France Libre que je suis arrivée en Angleterre. Elle me promet, puis elle me quitte.

Les jours se passent dans l'attente d'un interrogatoire. Comme c'est long ! J'occupe mes journées à faire de la gymnastique, à jouer au golf, à écouter la radio.

Un soir, dans le salon où nous étions toutes réunies, les polonaises se mirent

10
~~Un soir, dans le salon où nous étions toutes réunies, les polonaises se mirent à chanter leurs si beaux chants. C'était émouvant. Nous avions les larmes aux yeux.~~

12 avril.

Enfin, un officier anglais parlant admirablement le français vient m'interroger pendant deux heures ; il faut être précis et rien oublier. Le lendemain, même interrogatoire. Je pense que je vais pouvoir sortir. Ce ne sera pas encore pour aujourd'hui.

14 avril.

On vient me prévenir qu'il faut que je sois prête dans un quart d'heure.

Enfin, je vais être libre.

Encore quelques interrogatoires, quelques formalités à remplir. Je puis enfin sortir de cette maison. Il est 10 h 30.

Je fais mes adieux à tout le monde.

Un officier me conduit à la maison des Forces Françaises Libres.

J'aperçois au fond de la salle le drapeau à croix de Lorraine. Ce drapeau tricolore, quand le verrons-nous en France ?

Le capitaine Terré me reçoit. Nous bavardons un moment, puis elle me conduit au quartier général du général de GAULLE où l'on me fait entrer dans un bureau.

Une secrétaire et un lieutenant me parlent.

Je rêve ? Est-ce possible ? C'est la voix du "Porte parole" que nous écoutions tous les jours en France à la radio.

Cet homme est là, devant moi, en lieutenant, mince, avec des lunettes. Je crois rêver ! D'après sa voix, je l'imaginais grand et fort.

Il nous remontait le moral. Je lui avais écrit plusieurs lettres qui furent passées par la zone libre.

Sans me connaître, il s'était adressé à moi plusieurs fois à la radio de la B/B/C. Je l'avais entendu.

Nous nous regardons aussi ému l'un que l'autre. Il m'embrasse. Il s'appelle Maurice Schumann. Sa secrétaire Annette est la jeune fille qui lit à la B.B.C. les messages des volontaires adressés à leur famille.

Il me demande de raconter mon histoire. Je parle, je parle. Tous les deux m'écoutent attentivement.

Arrive l'heure du déjeuner. Nous allons au cercle des officiers. Là, Schumann me présente à toutes ces personnes que j'écoutais à la radio de Londres en France.

Pierre Boudan, Jean Marin, Jean Oberlé, etc... etc...

Je vis comme une automate. Je n'ai pas faim. C'est trop à la fois.

13
Schumann continue : Je vous présente Lucienne qui vient d'arriver de France en bateau de pêche avec 17 hommes. Voici Monsieur, Madame X, Y, Z... Je vois tant de monde que j'oublie les noms.

Cela continue toute l'après-midi.

Le soir, je dîne seule avec Schumann. Il veut tout savoir.

Je lui raconte nos souffrances, notre résistance, notre lutte contre les allemands, et notre espoir de voir bientôt notre pays libéré.

Les heures passent vite. Le dîner s'achève. Il me conduit ensuite à la maison des volontaires françaises où je dois dormir.

Un bal est organisé ce soir pour ces volontaires qui ont rejoint de Gaulle.

Je n'ai pas le cœur à danser. Je suis épuisée.

Je fais la connaissance de ces femmes en uniformes : Armée aviation, marine.

Je voudrais leur expliquer ce que je ressens. C'est impossible.

Pendant trois ans, je m'imaginai ces français libres et leurs uniformes et je me demandais quand nous les verrions. Voilà que tout se réalise.

Je crois vivre un conte de fée. Je ne puis parler. Je cache mon émotion.

Je dis bonsoir à Schumann. Je vais me coucher, fatiguée après une journée si bien remplie.

Le lendemain, je me réveille, le cerveau tout embrouillé ; j'ai vu tant de monde dans la journée d'hier.

15 avril.

Maurice Schumann vient me chercher pour me conduire à son bureau.

Je suis encore présentée à d'autres personnes.

Ensuite, quelle journée organisée par lui !

Je suis photographiée comme une vedette par les journalistes anglais, français, américains.

Mais qu'est-ce qui m'arrive ? Je ne comprends pas.

Puis, suit une conférence de presse avec ces journalistes. Annette me sert d'interprète.

Les américains veulent savoir comment j'ai caché et ramené un de leurs aviateurs.

Ils me posent tous des tas de questions : Comment êtes-vous partie de France ?

Que se passe-t-il en France ?

Annette répond qu'elle ne peut répondre à ces questions pour la sécurité de ceux qui sont restés en France.

Par contre, je leur parle des bombardements et leur dis la différence qu'il y a entre les bombardements anglais et américains / les premiers sont précis. Ils risquent leur vie en descendant en piqué sur les objectifs, tandis que les américains, avec leurs forteresses volantes si hautes, bombardent à côté et

12
même à plusieurs kilomètres de l'objectif : exemple Brest, Lorient, Rennes le 8 mars dernier où fut abattu l'aviateur que j'ai sauvé.
Je dis la vérité, ce qui ne fait certainement pas plaisir aux américains.
La conférence terminée, Schumann m'amène à la B.B.C. pour enregistrer son allocution que les français entendront en France et je l'espère maman et Sibiril.
Voici le texte.

qLUCIENNE EST LA.

"Je viens pour la première fois, de voir, de toucher, de lire la dernière lettre tracée par la main même d'un de nos martyres.
Non plus la copie, mais la lettre elle-même, le papier sur lequel sa paume s'est appuyée fortement, le crayon que sa lèvre a mouillé, l'enveloppe verte sur laquelle il n'y a rien qu'un nom banal et une adresse quelconque - le nom et l'adresse de sa mère - mais qui pourtant ressemble à un réquisitoire implacable : "Madame veuve" Veuve ? OUI ! Depuis plus de 25 ans, le père mort en 1916 sous les balles allemandes, les mêmes balles qui assassinèrent le fils en 1942.
Cette lettre, c'est la soeur même du martyr qui est venue de France, de Bretagne nous l'apporter. Bretonne elle-même, elle s'appelle Lucienne. Par deux fois, il y a deux ans jour pour jour, puis le 3 février dernier. Je l'ai choisie pour m'adresser à travers elle, à toute la Bretagne combattante, parce que si personnelles fussent-elles, ses lettres qui m'étaient miraculeusement parvenues retentissaient comme un cri national de guerre et de douleur.
Aujourd'hui, Lucienne est là, devant moi. Tout-au-cours d'une évasion périlleuse et qui passionnera les jeunes coeurs quand il sera permis de la raconter.
Votre présence visible, Lucienne, serait toute pareille à ce qu'était votre présence invisible si vous n'aviez pas, si jeune, tant de cheveux blancs au milieu^{ieu} du front. Pourquoi ils sont là ? Je ne vous demande pas. Je le sais.
OUI ! C'est vous - je le sais - qui avez reçu, un soir à la maison, cette enveloppe sur laquelle son écriture, à lui, voisinait avec le cachet de la felkommandatur à eux. Vous l'avez ouverte, comme vous l'ouvrez maintenant devant moi. Vous avez reconnu ses jambages un peu maladroits, mais bien à lui, et, comme il avait écrit sans faiblir, vous avez lu, sans faiblir :

LUCIENNE :

"Chères maman, soeur et cousine.

Je vais être exécuté ce soir sans avoir pu vous voir. Je suis très courageux et ai vu le prêtre et communié, et c'est l'aumonier allemand qui va m'assister jusqu'au dernier moment. Mes dernières pensées auront été pour vous. J'ai la paix avec Dieu et le monde.

Bons baisers à tous. Adieu. Votre fils, frère et cousin.

Signé : R....."

13
SCHUMANN :

J'ai la paix avec Dieu et le monde ! Voilà un cri qu'aucun de ses bourreaux n'aura le droit de jeter avant d'expier.

LUCIENNE :

D'ailleurs, quand ceux qui l'ont vu mourir parlent de lui, on dirait qu'ils ont peur.

Ils ont bien raison d'avoir peur. C'est lui qui aura le dernier mot.

Tu entends maman ? Je n'ai pas besoin de t'adjurer d'être courageuse. Du courage, tu en as. Tu sais que, comme papa, il n'est pas mort pour rien. Ce qui te manquera peut-être parfois, c'est la patience. Mais tu vois que je suis bien arrivée et que maintenant (c'est bien notre tour) j'ai de la chance. Vis dans l'attente du jour où tu me verras revenir, avec le général de Gaulle et parmi ses soldats. Car bientôt, c'est en uniforme que je porterai ma croix de Lorraine.

SCHUMANN :

Cette mère, cette fille, arrachées l'une à l'autre, rapprochées par deux tombes !

Ce n'est pas seulement une famille bretonne, c'est toute la France unie et écartelée, indivisible et déchirée.

Elles se retrouvent un jour et pour toujours, n'est-ce pas Lucienne ?"

Ce soir, en France, maman, ma cousine, Sibiril, ont du m'entendre.

Je m'écoute à la radio. Je ne reconnais pas ma voix.

Quelle journée ! Je suis exténuée.

Vendredi 16 avril.

Ma photo paraît dans tous les journaux anglais et français. Chaque journaliste raconte mon histoire, tous d'une façon différente et parfois avec beaucoup de fantaisie.

Je suis devenue "Melle Lucienne". Ce nom de guerre qui me restera.

Ce n'est pas fini.

Schumann a pris des rendez-vous.

A 17 h 15 je dois rencontrer le général Catroux.

A 18 heures, Monsieur Massigli, ambassadeur.

Tous me reçoivent avec gentillesse, avec respect et me posent encore des questions.

13A
Samedi 17 avril.

JOUR MEMORABLE

A 15 h 15.

Je dois rencontrer, qui ? Le général de Gaulle.

A 11 heures le général d'Astier doit me recevoir.

A 15 heures, je vais dans le bureau de Schumann. C'est lui qui doit me conduire dans le bureau de de Gaulle.

15 h 45. C'est 1'heure.

Je vais enfin connaître notre chef que nous admirons tant, en qui nous mettons notre espoir et qui nous a permis de relever la tête lorsqu'il a lancé son appel du 18 juin 1940.

Maurice Schumann me guide vers la porte. Il frappe. Mon coeur bat très fort.

La porte s'ouvre, le général apparaît. Mon Dieu qu'il est grand !

Il s'avance, salue Schumann, me tend la main, me fait entrer dans son bureau, m'invite à m'asseoir, puis il s'installe en face de moi. Schumann a disparu.

Il me met tout de suite à l'aise. Je suis détendue.

Il me pose des questions sur mon frère, sur ce qui se passe en France et me demande ce que l'on pense du général Giraud qui vient d'arriver en Afrique du nord. Je lui dis que les français aimeraient que Giraud se place "sous vos ordres."

Cela se fera ! me dit-il.

Au bout de 20 minutes, il se lève, me reconduit jusqu'à la porte et avec courtoisie me tend la main et me dit au revoir.

Vous dire mon impression ! Je ne puis la décrire.

Moi, une simple jeune fille, être reçue par le général de Gaulle ! Je rêve ?

Mais il se passe tant de choses depuis que je suis arrivée en Angleterre.

Connue seulement en Bretagne pour mes exploits sportifs et pour ma profession, voilà que je deviens une vedette que tout le monde veut connaître.

Et pourtant, le peu de résistance que j'ai fait, à mon avis, combien de français en font davantage ; tous les jours, dans l'ombre, les uns emprisonnés, les autres fusillés ou déportés, sans avoir eu cette chance de pouvoir s'évader comme moi et d'arriver saine et sauve en Angleterre.

Dimanche 18 avril.

Maurice Schumann vient me chercher pour aller à la messe dans une petite église française. Je prie longuement pour maman, pour la France. En sortant, des anglais me reconnaissent après avoir vu ma photo dans les journaux. Ils me serrent la main, me félicitent et m'embrassent. Je suis toute émue.

Un couple de français libres présents à la messe, m'invitent à aller me reposer

15
dans leur maison de campagne. Ils se sont engagés dans la marine marchande et de plus sont bretons. J'accepte avec plaisir, j'ai tant besoin de repos après ces journées mouvementées.

Je dis au revoir à Schumann devenu un grand ami ainsi qu'Annette sa secrétaire.

Le 3 mai 1943

Je reviens à Londres pour signer mon engagement dans les Forces Navales Françaises Libres comme infirmière au grade de second-maitre.

Le 27 septembre 1943, M^r de Boilambert m'écrivit ceci :

"Au moment où le général de Gaulle reçut mademoiselle Lucienne Cloarec, il exprima le désir que la médaille de la Résistance lui soit attribuée.

Par ailleurs, la Commission pour l'attribution de la Médaille de la Résistance avait donné son avis favorable.

Dans ces conditions, Mademoiselle Cloarec a droit au port de la Médaille de la Résistance Française.

Le décret du général de Gaulle lui sera remis dès qu'il sera revenu de la signature d'Alger.

Signé : H. de Boilambert.

Quel honneur !

Le 17 novembre 1943.

Le général de Gaulle, sur une de ses photos écrivit ceci :

"A mademoiselle Cloarec, vaillante française, soeur d'un héros !"

Signé : De Gaulle

C'est Maurice Schumann qui me l'a donné.

Quel trésor précieux !

15